

## L'ASSASSINAT DE VERSAILLES

### I

Il avait été attiré dans ce quartier de Montmartre par la curiosité banale de la fête populaire, l'appétit de ces macabres gaietés foraines qui semblaient à son pessimisme plus ironiques encore et plus irritantes que les kermesses mondaines dont il lisait les descriptions dans les journaux.

Il éprouvait, ce Jean Mornas, une sorte de volupté douloureuse à heurter sa détresse de fils de bourgeois avide et pauvre aux rires niais des pitres de baraques, aux tapages des tirs en plein vent, aux musiques criardes des chevaux de bois qui tournaient, tournaient, tournaient comme des voils d'illusions mortes ou des rondes de feuilles tombées, roulées par les vents d'automne. La déchirante mélancolie des orgues pénétrait en lui avec l'acuité d'une plainte humaine. Et il était demeuré là, dans le coudoisement brutal de cette foule, jusqu'au moment où, peu à peu, le boulevard extérieur s'était vidé, les baraques s'éteignant, lentement, une à une, et le sommeil et l'ombre tombant lourdement sur les théâtres de saltimbanques, ces étalages de marchands ambulants dont les devantures se fermaient comme des paupières fatiguées.

Après les avoir longtemps regardés, trouvant tout simple, lui ambitieux de vingt ans, qu'on tentât la fortune, Jean Mornas songea à regagner sa chambre triste dans un petit hôtel du quartier Latin, et lentement quitta la file des baraques presque éteintes, où çà et là, apparaissaient seulement des lumières assoupies par la toile verte des tentes, cette toile aux longs plis de tentures funèbres qui clapotait au vent d'hiver.

Le long des trottoirs du boulevard de Rochechouart, en se dirigeant vers la place Pigalle qu'il voulait descendre pour regagner le Paris de la rive gauche, Jean Mornas songeait à cette libre vie de saltimbanques, maintenant entassés dans leurs maisons roulantes, vie en plein vent qui est peut-être la vie heureuse ; à ces errants de l'existence moderne, courant les fêtes et les foires, avec leurs singes, leurs serpents ou leurs tigres. Et des idées folles d'affranchissement et d'épique bohème lui traversaient le cerveau, bientôt chassées ; — lorsque, machinalement, en regardant devant lui, par une sorte de magnétisme ou d'instinct, il aperçut tout près du Cirque éteint, et frôlant les maisons hautes du boulevard presque désert maintenant, une jeune femme, marchant rapidement, suivie de deux hommes aux allures louches qui semblaient ou trop pressants ou trop menaçants. Leurs silhouettes s'allongeaient sur le trottoir, et il y avait comme une antithèse ironique entre la découpe de cette gracilité de femme et les ombres lourdes des deux hommes. Deux coureurs de hasards, deux drôles en quête d'aventures ou de vol.

Mornas, intéressé, regardait, lorsque, brusquement, il entendit un cri. Un de ces rôdeurs avait saisi par le poignet la femme, et elle appelait, demandant un aide :

— A moi, au secours !

Ces hommes s'étaient enfuis déjà, enfoncés dans la nuit, courant et disparaissant derrière les baraques muettes, lorsque Mornas, en trois bonds rapides, arriva tout juste à temps pour recevoir dans ses bras la jeune femme défaillante.

La première pensée de Mornas fut de se trouver un peu ridicule dans ce rôle de paladin et, soutenant celle qu'il venait de protéger, il se demandait si l'aventure n'était point ou parfaitement sotte ou affreusement vulgaire ; mais, à la lueur d'un bec de gaz, il aperçut tout à coup, déchirant la main de la jeune femme, — une jolie main toute petite, — une éraflure saignante. Et, au poignet, que tout à l'heure un des hommes avait touché, pendait un petit porte-bonheur, un pauvre petit porte-bonheur en argent, qui, à demi-tordu et cassé, avait, dans la peau déchirée, tracé ce mince sillon rouge.

C'était miracle que les rôdeurs n'eussent pas arraché l'humble bijou en frappant la femme.

Mornas la regardait : elle était toute jeune et très jolie, le visage pâli, doux et fin. Quand elle revint à elle, son premier

mouvement en apercevant cet inconnu, fut de l'effroi, mais Jean lui dit en souriant :

— Ils sont partis !

Elle comprit tout et, tremblante encore, comme clouée au sol, avec un sourire ému et des yeux étrangement hagards qui fouillaient l'ombre, elle remercia, puis, instinctivement, chercha de la main droite son porte-bonheur au poignet gauche, et regarda pour voir si quelque chose n'en était pas brisé.

— Vous cherchez... mademoiselle ?

— Une petite médaille !

La médaille scintillait au bout du fil d'argent. Et alors, en la retrouvant, la jeune femme eut dans son sourire pâle un peu de joie, très vite.

— Ah ! dit-elle alors... Je vous remercie, monsieur !... Sans vous !...

— Oh ! Je n'ai pas eu grand-peine à les faire partir. Quand ils m'ont entendu, ils étaient déjà loin !... Mais aussi, dit le jeune homme en se rapprochant un peu, comment, à une telle heure, une femme seule...

— C'est que l'on m'a retenue tard à mon magasin ! fit-elle le plus naturellement du monde. Et puis, vous savez, on n'a jamais peur ! C'est la première fois que, dans ce quartier...

— Vous habitez de ce côté ? dit Jean Mornas.

— Tout près. A Montmartre.

Elle saluait d'un signe de tête avec une douce expression reconnaissante et, sa main posée encore sur son porte-bonheur comme si elle y eût tenu par-dessus toute chose, elle fit un mouvement comme pour s'éloigner.

Mais, respectueusement, Mornas insista. Il ne voulait pas l'abandonner là, dans cette nuit, les rôdeurs pouvaient la rejoindre ; et, confiante, elle se laissa guider jusqu'à son logis, par ce jeune homme qui marchait à ses côtés comme un frère aîné.

En chemin, Jean Mornas apprit qui elle était. Une jeune fille, une ouvrière, vivant avec sa mère, et revenant, ce soir-là, un peu plus tard que de coutume, à cause de ce qu'elle appelait le coup de feu des étrennes, de rapporter de l'ouvrage dans un grand établissement de confection du boulevard Poissonnière.

Elle parlait assez bas, la voix timide, distinguée. Mornas ne la questionnait point, et ces confidences si simples venaient tout naturellement à la jeune fille qui, se remettant peu à peu de son émotion, très violente et nerveuse tout à l'heure, répétait encore, essayant de sourire maintenant :

— Sans vous, pourtant, monsieur, ma pauvre petite médaille !

— Votre médaille ? disait Mornas. Et vous aussi, mademoiselle !

— Et moi, oui. Mais peut-être que l'une a protégé l'autre.

Elle ajouta :

— C'est maman qui m'a donné ce porte-bonheur. Tout ce que j'ai. Et la médaille est celle de ma première communion. C'est pourquoi j'y tiens tant, vous comprenez.

Mornas, qui portait en lui tous les septicismes de son temps, était surpris profondément. Il s'attendait fort peu à rencontrer ce ton d'idyle, à cette heure, sur les boulevards de l'ancienne banlieue. Mais, au total, Paris, depuis longtemps, ne l'étonnait plus. Jean savait que l'immense ville contient tout : du strass dans ses joyaux, des joyaux dans son fumier. La jeune fille qu'il écoutait là n'avait certes rien d'une comédienne, et ce qu'elle disait était vrai évidemment. Jean Mornas en éprouvait même une surprise joyeuse. C'était comme une bouffée des crédulités d'autrefois, un parfum de sa jeunesse qui le carassait brusquement.

Il avait traversé, aux côtés de la jeune fille, la place Pigalle, et, regardant les longues files lumineuses des becs de gaz du boulevard vide, à peine traversé d'ombres inquiétantes, comme de larves humaines, il se demandait s'il n'était pas indiscret en continuant à suivre ainsi cette enfant jusqu'à son logis.

Mais elle, avec une franchise naïve :

— Oh ! vous ne me gênez pas ! Et même, s'il n'était pas si